DE BASTILLE A GARE DE LYON

Départ du métro Bastille direction rue de la Roquette, puis tourner à droite rue de Lappe :

La rue de Lappe :

doit son appellation à un maraicher, Gérard de Lappe, qui cultivait des terrains à cet emplacement.
Quand elle fut construite la rue de Lappe est devenue la « rue des Auvergnats ».
Au début des années 1900, on se presse rue de Lappe pour s'amuser et danser, en 1930 dix-sept bals naissent dans la rue dont au numéro 9 Le Bal Vernet, celui-ci est le plus petit et le moins prestigieux de tous, il ne pouvait concurrencer Le Petit Balcon et surtout Bousca avec deux pistes de danse et des lumières multicolores.

Le bal à Jo :

Au 32 rue de Lappe, un certain **Jo France**, Jo pour les amis, **créé en 1931** un petit cabaret **« Le Bastoche », il est le plus jeune patron de la rue et le seul à ne pas être Auvergnat.**
Un jour, une femme est découverte assassinée à l'Hôtel Vernet au-dessus du Bal, de ce fait les patrons âgés mettent la clé sous la porte, une aubaine pour Jo France qui obtient un bail pour le local.
Jo France qui s'était lié d'amitié à un Breton de la rue Mouffetard, peintre de talent, **Henri Mahé ayant déjà décoré quelques maisons closes ainsi que le Rex et qui décorera par la suite Le Moulin Rouge, Jo lui fait appel pour la décoration de l'ex Bal Vernet qui devient le Bal à Jo.**
En 1935, le Bal ouvre ses portes
Jo rachète une fabrique de meubles jouxtant le Bal afin de l'agrandir et confie toujours la décoration de cette nouvelle partie à Henri Mahé.
En 1936, le Bal à Jo avec son volume actuel est inauguré par Mistinguett.
Le succès est fulgurant.
L'accordéon, instrument populaire et révolutionnaire de la jeunesse de l'époque va atteindre ses lettres de noblesse grâce au Balajo.
Le Bal est fréquenté par de nombreuses célébrités parmi lesquelles :
Arletty, Marlene Dietrich, Francis Carco, Pierre Lazareff, Abel Gance,
Joseph Kessel, Marcel Ayme, Georges Raft, Louis Ferdinand Céline, etc…
A la déclaration de la Guerre en 1939
Le Balajo sera fermé et le restera pendant toute la durée de celle-ci.
Il rouvre cinq ans plus tard le 24 Décembre 1944.
Le succès, à nouveau ne se fait pas attendre et les personnalités y affluent :
Mistinguett, Maurice Chevalier, Auguste Le Breton, Arletty, Jean Gabin, Marcel Cerdan, Django Reinhart, Gregory Peck, Robert Mitchum, Sophia Loren, Philippe Clay, Rita Hayworth pour laquelle Jo Privat a composé une danse en son honneur, Edith Piaf y fête son mariage avec Jacques Pils, Francis Lemarque natif de la rue écrit la chanson « Rue de Lappe » reprise par Mouloudji, Brigitte Bardot y serait venue un soir incognito.
En 1982, Robert Lageat et son fils Jacques, alias Jacky Corn, grand champion de catch prennent les rênes du Balajo et conservent son authentique décor original, ils en font un des lieux les plus à la mode de Paris en y aménageant des platines, une sono et des lights.
Le Balajo devient une discothèque.

En 1994, Jacques Lageat aidé par les ex catcheurs Rémy Bayle et Daniel Schmid, prend la relève et confirme le succès du Balajo.
C'est dans ces mêmes années 1990 qu'Albert Grintuch di Albert de Paname y organise tous les Lundis une soirée qui devient la Soirée phare du Tout Paris branché et des people, celle-ci a tellement de succès qu'Albert prend les commandes du Balajo également les Jeudis.
Les Lundis et Jeudis d'Albert au Balajo étaient incontournables.
En 2007 Fabien et Nicolas Chartol petits fils de Jacques Lageat prennent la direction du lieu, ils modernisent le son et les lights tout en conservant le décor d'origine d'Henri Mahé et le succès est toujours là.
En 2011 la Finale Nationale de DEEJAY LIVE se déroule au Balajo avec un jury prestigieux des D.J. les plus renommés.
En cette même année 2011 le Balajo remporte les « Trophées de la Nuit » dans la catégorie Institution.
En 2012 et 2013 Paul Wermus et France 3 choisissent le Balajo pour y tourner leurs émissions mensuelles « Wermus prend la Bastille »
En 2015 Régine choisit le Balajo pour y faire un fabuleux retour à la nuit avec ses soirées « La Guinguette de Régine »
Chaque année le Balajo se met à l'heure de la « Fashion Week » avec le renommé créateur styliste Christophe Guillarmé qui y présente ses défilés.
Chaque année également Armande Altaï y organise ses soirées cabarets « Les Classes d'Armande Altaï » avec les élèves de ses cours de chant.
Tourner à gauche passage Louis Philippe à droite passage Thiéré puis à gauche passage des taillandiers puis à gauche des taillandiers à gauche rue de la roquette, église Notre Dame de l'Espérance

Notre Dame de l'Espérance

L'église devenue dangereuse et d'en construire une nouvelle. Le père Jean Lavergnat est chargé de coordonner les travaux.

La nouvelle église, œuvre des architectes Bruno Legrand et Jean-Luc Le Roy est terminée en 1997. L'église de concept pleinement moderne, se présente comme une masse grise avec sur le devant deux tours de section carrée et en son centre une paroi vitrée de 20 mètres de haut sur 11 mètres de large.

La façade, côté rue de la Roquette, est l'œuvre du verrier Guillaume Saalburg. Elle est composée de vingt-deux larges carrés de verre couverts d'écriture. Chaque élément de verre est formé de trois couches de verre, dont celle intermédiaire en verre épais, légèrement teinté vert d'eau, est gravée de citations du Nouveau Testament.

La tour de droite est la tour clocher où ont été replacées les deux cloches Geneviève et Lucie, provenant de l'ancienne église. Le sommet de la tour se termine par un arrondi surmonté d'une croix.

L'intérieur est dépouillé. L'autel et la croix symbolique sont éclairés le jour par un puits de lumière.

L'orgue

L'instrument a été construit par l'atelier de Gonzalez père. Il comprend deux claviers, un pédalier et une vingtaine de jeux. L'orgue est démonté par Adrien Maciet avant la

destruction de l'ancienne église, puis est remonté par Marc Hédelin dans la nouvelle église. Il a été depuis entièrement restauré par Bernard Dargassies.

A gauche cité de la Roquette

Cité de la Roquette

La voie a été nommée d'après un lieu-dit local. Le nom de la « roquette » (ou « rochette ») proviendrait d'une petite plante à fleurs jaune pâle ou blanchâtres veinées de violet et qui poussait dans les décombres, la roquette, dérivé du nom latin *eruca*, qui signifie « chou ».

Cette voie est ouverte vers 1890 et classée dans la voirie parisienne par arrêté municipal du 3 mai 1994.

La maison de maître et l'ensemble des ateliers du n° 5 sont classés monuments historique.

Contourner la colonne de Juillet par la droite et prendre la rue Saint Antoine au n°17 le temple Sainte Marie

Temple Sainte Marie

Église du couvent de la Visitation Sainte-Marie (1632 – 1789)

Fameux pour son architecture, il a été bâti sur les plans de François Mansart de 1632 à 1634. Sa construction a été assurée par l'entrepreneur maître-maçon Michel Villedo[1].

Temple du Marais (1802 - aujourd'hui)

Par arrêté du premier consul Bonaparte, cette église est affectée au culte réformé le 3 décembre 1802, et devient un temple protestant. Le culte y est célébré depuis le 1er mai 1803.

Le bâtiment est classé monument historique par un arrêté du 18 février 1887 sous le nom de temple Sainte-Marie.

Ce temple s'inspire du Panthéon de Rome ; Mansart y a fait édifier une rotonde de 13,50 mètres de diamètre à laquelle se rattachent quatre chapelles selon un plan centré. Contrairement à l'usage, le temple est orienté nord-sud, avec l'entrée au nord et l'autel au sud.

A gauche rue du petit Musc

Rue du petit Musc

Cette voie, qui existait déjà en 1358, occupe une partie de l'emplacement d'une voirie et de l'ancien champ au plâtre. Cette rue qui était située hors de l'enceinte de Philippe Auguste, fut nommée **« rue de Put-y-Musse ».** Ces mots « Put-y-Musse » signifiaient **« fille publique » ou « putain s'y cache »**. En effet, cette rue sale et étroite servit longtemps de repaire aux prostituées.

Une « rue de Pute-y-Muce » est citée dans *Le Dit des rues de Paris*, de Guillot de Paris. Jean de La Tynna situe cette rue de Pute-y-Muce à proximité de la rue Tiron.

Elle devient successivement, par corruption, « rue du Petit-Musse », « rue du Petit-Muce » puis « rue du Petit-Musc ».

Elle apparaît également sur un plan du XVIe siècle sous le nom de « rue des Célestins », parce que le couvent des Célestins y était situé.

Au 13 de la rue se trouve l'école Massillon

L'école Massillon

est un **établissement scolaire privé** sous contrat avec l'État avec un effectif de 1380 élèves (en 2015). Cet établissement est placé sous l'égide de la Congrégation de l'Oratoire. Il est installé dans l'hôtel Fieubet et le bâtiment Gratry, dans le 4e arrondissement de Paris.

Cet établissement porte le nom de Jean-Baptiste Massillon (1663-1742), un oratorien célèbre ayant fait l'oraison funèbre de Louis XIV. Il existe une rue Massillon dans le même arrondissement, située dans l'île de la Cité.

L'hôtel Fieubet a été construit par Jules Hardouin-Mansart, entre 1676 et 1681, pour Gaspard Fieubet, chancelier de la reine Marie-Thérèse, à l'emplacement d'une partie de l'ancien hôtel royal de Saint-Pol. **L'hôtel était alors fréquenté par Jean de La Fontaine et Madame de Sévigné.** L'hôtel a été décoré par Le Sueur et Vicotte.

De 1814 à 1857**, l'hôtel abrite une raffinerie de sucre.**

En 1857, le comte Pierre de Lavalette a acheté l'hôtel et en a confié la transformation à l'architecte Jules Gros qui a fait un pastiche baroque italo-espagnol et fait doubler l'aile droite avec une profusion de décor sculpté.

C'est à partir de 1872, rue de Turenne, que quelques prêtres de l'Oratoire ont commencé à éduquer des jeunes. Cependant, c'est véritablement à partir du 10 octobre 1877 que l'école Massillon voit le jour. Le 3 avril 1877, l'abbé Nouvelle achète l'hôtel Fieubet. Le 10 octobre de la même année, le bâtiment voit arriver ses 150 premiers élèves.

Longer le square Henri Galli

Square Henri Galli

Créé en 1925, le square s'étend sur 2 000 m^{2}. De forme triangulaire, il est encadré par le boulevard Henri-IV, le quai Henri-IV et le quai des Célestins. Il borde la Seine, d'où il fait face à l'île Saint-Louis.

Dans le coin formé par le boulevard et le quai Henri-IV se trouvent des **vestiges de l'une des huit tours de la prison de la Bastille. Il s'agit en fait de la base de la tour de la Liberté**, originellement retrouvée en 1899 lors de la construction de la ligne 1 du métro parisien au niveau du 1, rue Saint-Antoine, et qui a été démontée et reconstituée à cet endroit

Traverser l'île Saint Louis par le pont Sully, à droite quai de la Tournelle puis à gauche rue du Cardinal Lemoine

Au début de la rue, au coin du quai de la Tournelle, se trouve *La Tour d'Argent*, un restaurant renommé pour sa gastronomie française (et son canard au sang, en particulier). La vue sur la Seine et la cathédrale Notre-Dame y est exceptionnelle, depuis qu'un sixième étage avec de grandes baies vitrées a été ajouté à l'immeuble en 1936. Ce restaurant est la propriété de la famille Terrail depuis 1911.

N° 2 : l'écrivain et poète Paul Verlaine (1844-1896) habita ici, d'août 1870 à août 1871, juste après avoir épousé sa femme Mathilde le 11 août 1870.

N° 14 : se trouve un **très bel immeuble du XVIIIe siècle.**

N° 24 : dans un bâtiment construit dans les années 1930 se trouve **le collège Rognoni (appelé également « École des enfants du spectacle »).** Collège atypique, il accueille moins de 250 élèves, du CM1 à la 3e, en proposant des horaires aménagés qui autorisent ces élèves sélectionnés sur concours de pratiquer une activité intensive, artistique ou sportive.

Situé au n° 28 dans un des anciens bâtiments du collège du Cardinal-Lemoine, **le Paradis latin est un cabaret de music-hall construit en 1802.** La salle de 720 places a été reconstruite en 1973, selon des plans originaux de Gustave Eiffel.

N° 30 : matériel (céramique, objets métalliques, cuirs) retrouvés dans le canal de Bièvre et ayant fait l'objet d'un inventaire avec publication.

N° 30 bis (sous-sols) : restes de l'arche de l'enceinte de Philippe Auguste qui permettait à la rivière Bièvre de franchir l'enceinte pour entrer dans Paris.

Au n° 49 de la rue se trouve l'hôtel Le Brun. Cet hôtel particulier a été construit en 1701 par Nicolas Saint-Denis, maître-maçon, sous la direction de l'architecte Germain Boffrand, élève de Jules Hardouin-Mansart. Destiné à Charles II Le Brun, auditeur à la Cour des comptes, neveu et légataire universel du peintre Charles Le Brun, il a été construit en respectant la règle du nombre d'or de l'architecte romain Vitruve**. Watteau y passa les trois dernières années de sa vie de 1718 à 1721. Buffon, intendant du Jardin du roi depuis 1739, y emménage en 1766.** La façade sur cour possède un avant-corps simple avec une légère saillie. Le fronton est sculpté. Le jardin est fermé par une grille et un portail en fer forgé côté rue et par une treille sur tous ses côtés. À l'avant, il possède une belle cour pavée et à l'arrière un jardin à la française. Le bâtiment a été occupé par la direction de l'OPAC de Paris jusqu'en 2008. **Les façades sur cour et sur jardin ont été inscrites à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques le 1er février 1955**. **Actuellement, cet hôtel particulier appartient au groupe de presse De Particulier à Particulier** qui a entrepris un travail de restauration des façades et de la toiture.

A gauche prendre la rue Monge puis à gauche rue des Boulangers à droite rue Linné à droite rue des Arènes entrer dans le square pour voir les arènes

Les arènes de Lutèce

Cet amphithéâtre à scène, d'un type courant en Gaule, pouvait accueillir **17 000 spectateurs**. La scène de théâtre, dressée sur le podium, est de taille considérable (41,20 m de longueur). **Les combats d'hommes et d'animaux** se déroulaient sur la piste centrale elliptique de grand axe 52,50 m et de petit axe 46,8 m.

Il est probable que les arènes, construites au Ier siècle, restèrent en activité jusqu'à la première destruction de Lutèce, à la fin du IIIe siècle. Toutefois, Chilpéric fit réparer cet amphithéâtre en 577 apr. J.-C. et y fit donner des spectacles.

Le plus ancien texte faisant référence à ces arènes est dû au moine anglais Alexandre Neckam, qui décrit dans un poème latin ce qu'il a vu à Paris vers 1180. Il cite l'amphithéâtre romain. Un acte de 1284 rapporté par Du Boulay parle d'un lieu-dit « les Arènes » devant Saint-Victor. Adrien de Valois publie un texte en 1675 qui mentionne l'amphithéâtre. Cependant, les arènes sont alors ensevelies et leur emplacement exact est alors ignoré. Le site aura été peu à peu effacé, en particulier par les terres de remblai lors du creusement des fossés de l'enceinte de Philippe Auguste au XIVe siècle.

Prendre la rue de Navarre traverser la rue Monge et prendre la rue Rollin voir la fontaine en bas de l'escalier à gauche rue du cardinal Lemoine jusqu'à la place de la Contrescarpe à gauche descendre la rue Mouffetard

La rue Mouffetard

il s'agit d'une des rues les plus anciennes de Paris, qui daterait probablement du Bas-Empire au IIIe siècle. Très pittoresque, c'est l'un des axes du Quartier latin les plus fréquentés en raison de ses nombreux restaurants. Longue de 650 mètres, elle descend en pente douce de la montagne Sainte-Geneviève vers l'église Saint-Médard et l'ancien pont sur la Bièvre recouverte au XIXe siècle.

La rue Mouffetard est réputée pour son animation et la densité de ses petits commerces en tous genres. Le haut de la rue Mouffetard, jusqu'à la place de la Contrescarpe et le début de sa descente vers Saint-Médard, est essentiellement composé de commerces de bouche, cafés-restaurants, brasseries, services de restauration rapide et bars se succédant. De nuit, c'est la partie la plus touristique et active.

Le bas de la rue Mouffetard, qui commence au croisement avec la rue Jean-Calvin, est occupé par un marché quotidien de primeurs et par des commerces de proximité traditionnels destinés aux habitants du quartier : boucheries, poissonneries, fromagers, boulangeries, maraîchers, cavistes, traiteurs, épiciers, quincaillers, ainsi que quelques bars et cafés de quartier. Elle accueille également un cinéma de quartier de deux salles nommé L'Épée de bois et classé art et essai.

Prendre à droite la rue de pot de fer, au début de cette rue voir la fontaine

Fontaine du Pot de Fer

La fontaine a été créée en 1624 et restaurée en 1671, sans doute par Michel Noblet (1605-1677), lié à Michel Villedo, alimentant en eau le petit bourg de Saint-Médard et ensuite le quartier Saint-Marceau, une fois annexé en 1724 à la ville de Paris. La fontaine reflète bien son état d'origine car elle a échappé aux changements urbains du baron Haussmann.

Son histoire est liée à l'aqueduc Médicis.

En 1887, Jules-Adolphe Chauvet la dessine et en 1901, Eugène Atget la photographie : elle est appelée « fontaine du Pot-de-fer Saint-Marcel ».

Elle a été inscrite sur la liste des monuments historiques en 1925, et en 1975, le classement fut confirmé[1].

La fontaine était alimentée à l'origine par les eaux de l'aqueduc des eaux de Rungis.

Elle est la propriété de la ville de Paris.

Rue de pot de fer

Cette ancienne voie de Paris qui existait en 1550 à l'état de ruelle était nommée « ruelle des Prêtres » en 1554.

En 1558 elle est nommée « rue du Pot-de-Fer » — dans un titre — à partir de 1588, puis en 1579 « chemin au Prêtre » et « chemin des Prêtres » et en 1603 « rue du Bon-Puits dite du Pot-de-Fer » et plus simplement « rue du Bon-Puits », en raison d'un puits se trouvant à son angle avec la rue Mouffetard, devenu ensuite fontaine publique. Elle a également été appelée « rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel » afin de la distinguer de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice.

A droite rue Lhomond à droite rue des Irlandais entrer dans le centre Irlandais

Centre irlandais

Les premiers moines irlandais arrivèrent en Europe vers la fin du VIe siècle et voyagèrent à travers le continent en tant qu'enseignants, missionnaires, fondateurs et pèlerins. Ils laissèrent derrière eux un héritage chrétien toujours visible aujourd'hui dans des pays tels que France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie.

Le XVIe siècle vit la mise en place de restrictions anti-catholiques en Irlande, amenant les moines et étudiants catholiques à rechercher un enseignement sur le continent européen. Cet exil forcé durera plus de trois siècles.

On attribue au prêtre irlandais John Lee la création en 1578 de la toute première

À l'origine, le bâtiment était un hôtel particulier acheté en 1769 par Laurence Kelly. Ce nouvel édifice était situé en plein cœur du quartier latin, rue du Cheval Vert. Il fut rénové entre 1769 et 1775 par, pense-t-on, l'architecte François-Joseph Bélanger (qui a notamment aménagé le château de Bagatelle dans le bois de Boulogne) afin de le transformer en édifice pouvant accueillir une communauté ecclésiastique. Bélanger rajouta ainsi deux ailes qui encadrent une vaste cour intérieure.

Puis à gauche rue de l'Estrapade, continuer par la rue des fossés Saint Jacques puis traverser la rue Saint Jacques et prendre en face la rue Malebranche

Rue Malebranche

Cette rue, en pente, présente la particularité d'avoir une partie de sa chaussée sur deux niveaux différents avec un escalier au bas de la rue permettant accéder de l'un à l'autre. La partie haute correspond à l'ancienne rue Saint-Thomas-d'Enfer dont la largeur était d'environ 6 mètres.

Les maisons au sud de cette rue dont les façades étaient à l'emplacement de la barrière furent démolies lors de l'ouverture de la rue Soufflot en 1845 tracée en pente régulière à niveau différent de celui de l'ancien quartier environnant. Les immeubles du côté sud construits en même temps que ceux de la rue Soufflot et la rue Le Goff sont en contrebas de l'ancienne rue

Prendre à gauche la rue Le Goff puis à gauche la rue Gay Lussac connue surtout pour Mai 68 à droite la rue Thuiller à gauche rue d'Ulm puis à droite rue Erasme puis la rue Pierre Brossolette et la rue Jean Calvin à droite rue Mouffetard traverser la place Georges Moustaki prendre la rue de Bazeilles à gauche rue du Fer à Moulin

La rue du Fer-à-Moulin

Cette rue longe l'arrière de **l'hôtel Scipion**, hôtel particulier de Scipion Sardini, situé rue Scipion. **Ce lieu fut longtemps la boulangerie des Hôpitaux de Paris.** Plus haut dans la rue se trouvent également des bâtiments de l'hôpital de jour de la Collégiale, des laboratoires de l'INSERM, de l'École de chirurgie de l'AP-HP, des bâtiments annexes de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, ainsi que la Pharmacie centrale des Hôpitaux de Paris (AGEPS) au nº 7. La rue longe le square Théodore-Monod (ex-Scipion).

C'est au nº 42 de cette rue qu'est né René Goscinny, le 14 août 1926. L'immeuble d'origine n'existe plus et a été reconstruit depuis.

A droite rue Scipion entrer dans le square Théodore Monod

Square Théodore Monod

Le square est orné d'une fresque en céramique en bas-relief d'Alexandre Charpentier et Émile Muller, intitulée *Les Boulangers*, réalisée en 1897 pour être montrée à l'Exposition universelle de 1900 à Paris avant d'être installée dans le square Félix-Desruelles, puis transférée au square Scipion en raison de son vis-à-vis avec l'hôtel Scipion, qui abrita de 1790 à 1974 la boulangerie des hôpitaux de Paris.

A droite rue Vesale

Rue vesale

À l'angle avec la rue de la Collégiale se trouve l'une des entrées de l'hôpital de la Collégiale.

L'École supérieure d'informatique, électronique, automatique.

Au nº 5, le site de l'ancienne station des Gobelins de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité, aujourd'hui désaffectée, qui servit de 1976 à 2006 de « local politique » contre loyer modique à Jean Tiberi qui a fait l'objet d'une procédure pour « occupation sans droit ni titre » dans le cadre des affaires des faux-électeurs de la mairie du 5e. En 2011-2012, la mairie de Paris entreprend de restaurer et de restructurer le site, le transformant en un centre d'accueil de longue durée pour personnes en difficulté et sans-abris sous l'égide de l'association Les Enfants du canal.

A droite rue de la Collégiale puis à gauche rue du petit Moine puis à gauche avenue des Gobelins

Manufacture des Gobelins

La manufacture des Gobelins est une manufacture de tapisserie dont l'entrée est située au 42, avenue des Gobelins à Paris dans le 13e arrondissement**. Elle est créée en avril 1601 sous l'impulsion d'Henri IV, à l'instigation de son conseiller du commerce Barthélemy de Laffemas.** Sa galerie, rénovée à partir de la fin des années 1970 afin de retrouver sa mission d'origine d'espace d'expositions, fête son 400e anniversaire lors de sa réouverture au public le 12 mai 2007.
Son nom officiel est « Manufacture nationale des Gobelins ». Elle dépend de l'administration générale du Mobilier national et des Manufactures nationales de tapis et

tapisseries qui regroupe le Mobilier national, la Manufacture de tapisserie des Gobelins, la Manufacture de Beauvais (ateliers situés à Paris et à Beauvais), la Manufacture de la Savonnerie (ateliers situés à Paris et Lodève) ainsi que les Ateliers de dentelle d'Alençon et du Puy.

à droite rue des Gobelins à gauche Berbier du Mets

Le Château de la Reine-Blanche

Au n° 4 se trouve le château de la Reine-Blanche, un ensemble de bâtiments construits de 1480 au XIXe siècle.
C'est la reine Marguerite de Provence, veuve de Saint-Louis qui fit construire en 1290, sur le chemin allant de l'Oursine, où elle avait fondé en 1270 le Couvent des Cordelières, au moulin de Croulebarbe, un manoir au bord de la Bièvre où elle se retira jusqu'à sa mort en 1295 et dans laquelle résidera sa fille Blanche de France veuve de Ferdinand Infant de Castille. Cette résidence est appelée au XIVe siècle *hostel de la Reyne Blanche*, du fait que les reines françaises veuves s'habillaient en blanc, couleur de deuil (de la même manière, il y a, au château de Chenonceau, une chambre dite "de la reine blanche", qui était occupée par Louise de Lorraine, veuve inconsolable de Henri III).

C'est peut-être dans cet hôtel que, le 28 janvier 1393, à l'occasion d'une réception donnée par Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, s'est déroulé l'épisode connu sous le nom de bal des ardents durant lequel le roi faillit mourir brûlé. Ce qui est certain c'est qu'en 1404, ce dernier ordonna la destruction de la bâtisse.

au 33 rue Croulebarbe voir l'immeuble

La tour Albert ou tour Croulebarbe

est un immeuble d'habitation situé dans le 13e arrondissement de Paris, au 33 rue Croulebarbe. Construit par l'architecte Édouard Albert de 1958 à 1960 en collaboration avec Robert Boileau et Jacques Henri-Labourdette, il s'agit du premier gratte-ciel de logements de la capitale française.

La construction de la tour Albert s'inscrit dans un projet d'urbanisme visant à relier la rue Croulebarbe à l'avenue de la Sœur-Rosalie, séparées par un fort dénivelé ; mais le projet est abandonné car la RATP refuse qu'une passerelle soit construite au-dessus de la gare d'entretien qu'elle occupe. La tour se distingue nettement des bâtiments environnants par sa hauteur et son style architectural.

L'immeuble est inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1994 à l'initiative d'Anne Coutine, urbaniste et fille de l'architecte de l'immeuble Édouard Albert.

Entrer dans le square René Le Gall le traverser jusqu'à la rue des cordelières à droite voir la maison du peuple et la fresque

Fresque de Seth et Kislow – 29 rue des Cordelières

Connu en France pour la fresque « Fevet Neptunus Euniti », réalisée avec Seth lors du festival Histoire d'un Mur à Nantes, Alexey Kislow renouvelle l'expérience dans le 13e arrondissement de Paris.

Reconnaissable par ses influences surréalistes et son univers intriguant et coloré, Kislow s'approprie autant la bombe que le pinceau dès le lycée. Il fait de son quotidien à la ville balnéaire de Sébastopol, en Ukraine, une muse pour ses œuvres. Son territoire l'inspire mais ses fresques souvent inaccessibles donne lieu à une deuxième démarche artistique : la photographie.

Rencontrés lors du voyage de Seth en Ukraine pour son livre « Extra muros, chroniques d'un globe-painter », les deux artistes collaborent de nouveau sur une fresque parisienne en août 2013.
Toujours dans les teintes bleutés, leur fresque est empreinte de poésie.

Le mur choisi est à deux pas de la rue Emile Deslandres, là où il nous a offert en juin 2013 cette superbe fresque de la fille au parapluie retourné. **Il avait dû repérer ce petit mur du « palais du peuple »** qui n'attendait que lui pour lui donner des couleurs. Et le résultat ne manque pas de nous ravir. La juxtaposition des deux talents est une réussite, le style intriguant de Kislow vient en quelque sorte accentuer la tendresse et la poésie habituelles de Julien.

Palais du peuple

Juste un brin d'histoire sur ce « palais du peuple ». L'armée du Salut l'a fait construire en 1912 afin qu'il accueille les hommes sans abri**. En 1926, Le Corbusier y ajoute un bâtiment dans la cour pour y créer 110 lits supplémentaires.** Le dortoir remarquable par son ouverture sur la lumière et l'espace du jardin des Gobelins a été profondément modifié depuis.
à gauche rue Corvisart à droite rue Edmond Gondinet à gauche boulevard Auguste Blanqui à droite rue Barrault à gauche passage Sigaud de là on peut apercevoir les toits des maisons de la petite Russie

La petite Russie

La petite Russie est un ensemble de petits pavillons ouvriers blancs, tous accolés en deux rangées adossées l'une à l'autre. Les deux rangées sont entourées d'une terrasse commune.

L'ensemble immobilier est construit en 1912 pour le compte d'une compagnie de taxis, afin d'héberger ses employés — principalement d'origine russe. Les pavillons sont alors construits au-dessus du garage dans lequel les conducteurs remisent leur taxi.

A droite rue Alphand place de la commune prendre à gauche la rue de la Butte aux Cailles

Arrêt au restaurant « le temps des cerises » pour manger

Le Temps des Cerises ouvre pour la première fois ses portes en 1976, au 18-20 de la rue de la Butte aux Cailles, dans les locaux d'une ancienne épicerie. Dès le départ il s'agit de créer un lieu convivial. Pour faire vivre cette idée les fondateurs font un choix d'organisation décisif : La Société Coopérative Ouvrière de Production (S.C.O.P). Ce choix comme celui du nom du restaurant Le Temps des Cerises, en hommage à la Commune de 1871, s'inscrit dans l'histoire ouvrière, populaire de Paris.

Prendre le passage Boiton à gauche rue Martin Bernard à droite rue de Pouy à droite rue Bobillot à droite rue Tolbiac

Rue de Tolbiac entrée dans le quartier asiatique de Paris à droite rue d'Ivry

Rue d'Ivry

L'avenue d'Ivry, comme l'avenue de Choisy, a perdu son caractère de quartier populaire ouvrier (usines Panhard à la porte d'Ivry) pour devenir le cœur du plus grand quartier asiatique de France à partir de la seconde moitié des années 1970. **C'est aujourd'hui une artère commerçante très animée, bordée de nombreux restaurants et grandes surfaces asiatiques.** Le magasin des frères Tang

A droite rue Baudricourt à gauche rue des Frères de la Vigerie traverser l'avenue d'Ivry et aller voir le autel du culte Bouddha

Autel du culte Bouddha

Le temple bouddhiste des Teochew de France. (Un dialecte minnan, parlé à l'extrême Est de la province de Guangdong, dans la région de Chaoshan.)

C'est juste en face du supermarché Big Store, à quelques marches d'escalator de l'esplanade des Olympiades

De l'avenue d'Ivry, on accède à la rue du Disque. Il s'agit de ne pas se laisser impressionner par cette rue souterraine sombre et peu accueillante, car, au bout à droite se cache le magnifique Autel du Culte de Bouddha. Un endroit insoupçonnable où on se rendre à condition de respecter le silence des lieux.

Et sur l'esplanade se trouve la pagode de l'amicale de Teaochew de Paris,

Pagode de l'amicale Teochew

Cette pagode se trouve sur la dalle de l'ensemble immobilier dit " Les Olympiades " au 44 avenue d'Ivry, dans le 13ème arrondissement de Paris. L'accès y est mal aisé, car elle n'est pas indiquée et elle est située dans un coin de la dalle, à côté de l'entrée du petit centre commercial " Olympiades "
Originaires de la Province de Guangdong , avec une forte propension migratoire , les chinois de cette diaspora , se sont exilés en France pendant les guerres civiles du Vietnam et du Cambodge dans les années 1970.

Continuer l'avenue d'Ivry jusqu'au

Magasin TANG Frères

Le magasin TANG FRERES propose des produits asiatiques de toutes sortes depuis les légumes, les fruits, les pâtisseries, les ingrédients, les objets domestiques et ménagers ainsi qu' un rayon viandes et poissons .

Continuer l'avenue d'Ivry voir le dernier bâtiment en brique

Usines Panhard

19 avenue d'Ivry, rue Regnault, rue Nationale
Seuls vestiges des usines Panhard et Levassor de l'avenue d'Ivry, ces bâtiments industriels en brique ont été reconvertis en bureaux et espaces d'accueil par l'agence d'architecture AREP entre 2007 et 2013.

PANHARD ET LEVASSOR, DEUX PIONNIERS DE L'AUTOMOBILE

René Panhard est le premier à s'intéresser à la production de moteur à gaz, associé en 1867 à Jules Perrin. En 1875, Panhard s'associe à un ingénier centralien comme lui, Émile Levassor. En janvier 1891, une automobile conçue par eux réussit un trajet de Paris jusqu'à Versailles puis jusqu'à Etretat.
La même année ouvre la société de création automobile Panhard et Levassor. Ses usines de fabrication sont installées sur plus de 12 hectares, au 16 avenue d'Ivry, à proximité de la porte d'Ivry.

A gauche boulevard Masséna à gauche rue Nationale à droite Passage national à gauche rue des châteaux rentiers à gauche passage Bourgoin

Passage Bourgoin

Le passage Bourgoin est bordé de maisons basses parfois dotées de petits jardins. On y trouvait aussi un terrain de pétanque[1], avant des interventions plus récentes. Les maisonnettes d'origine ont été bâties autour des années 1880 par les artisans ayant acquis les parcelles du lotissement, et non pas, comme souvent dit, par des ouvriers de l'usine voisine, Panhard & Levassor, qui ne fonctionnera vraiment qu'à partir de 1895.

Ces maisons sans architecte furent édifiées au petit bonheur la chance, et souvent avec des matériaux de récupération, dont les nouveaux propriétaires peuvent retrouver des traces lors de leurs rénovations. Il en résulte un « style composite » tout à fait involontaire, mais qui témoigne de ce qu'avait pu être un lotissement populaire, sans promoteur ni directeur, à la fin du XIXe siècle.

Adaptant le roman de Léo Malet, *Brouillard au pont de Tolbiac*, Jacques Tardi a choisi le passage Bourgoin des années 1980 pour représenter dans sa bande dessinée le « passage des Hautes-Formes » de cette aventure de Nestor Burma (Casterman, 1982).

A droite rue Nationale à droite rue Marcel Duchamp puis rue Jean Fautrier puis rue trolley de prévaux à droite rue de Patay à gauche rue Eugène Oudiné à gauche rue des dessous des berges à droite rue des grands moulins à gauche avenue de France à droite traverser la BNF et prendre la passerelle Simone de Beauvoir

Passerelle Simone de Beauvoir

L'ouvrage est construit par le groupement mené par Eiffel construction métallique en co-traitance avec Joseph Paris SA (construction métallique) et Soletanche Bachy (fondations spéciales, gros œuvre, VRD). Fabriquée dans l'usine des établissements Eiffel se trouvant en Alsace, la lentille principale centrale a été acheminée par des canaux, la mer du Nord, la Manche et des fleuves (avec les difficultés d'écluses étroites). Elle a traversé Paris sur une barge le 30 novembre 2005 avant de parvenir à sa destination finale. Elle a été hissée et mise en place en deux heures le 29 janvier 2006, vers 3 heures du matin. Élément central (âme que l'architecte nomme « peltinée ») de la future passerelle, cette lentille en acier pèse 650 tonnes et a une longueur de 105 mètres pour une largeur de 13 mètres

Traverser le Parc de Bercy

Parc de Bercy

Situé à l'emplacement d'anciens entrepôts viticoles, le parc de Bercy conserve quelques témoins de son passé, dont une vigne et les rails qui permettaient la circulation des wagons-citernes. Situé au cœur du 12e arrondissement, entre la gare de Lyon et le quartier Cour Saint-Émilion, le parc de Bercy est un lieu de promenade agréable à toutes les saisons. D'un côté, on y trouve la plus grande salle de spectacle parisienne, la Bercy Arena. A mi-chemin, les amateurs de cinéma poussent les portes de la Cinémathèque française (conçu par l'architecte américain Frank Gehry). On termine au jardin romantique, ses bassins fréquentés par les canards et les nénuphars, son petit lac et son île. La biodiversité est au centre du parc de Bercy avec la Maison du Lac (expositions sur les jardins, conférences...), la Maison du Jardinage (lieu de conseil pour les néophytes, cours de jardinage...), le Chai de Bercy et l'Orangerie. Les familles viennent s'y balader, les ados improvisent un match de foot ou font des pirouettes au roller parc et les parisiens stressés viennent s'y reposer en toute tranquillité.

à droite rue de Bercy puis la rue Pommard à gauche rue de Dijon puis rue Lachambaudie la rue Proudhon sous la voie ferrée à gauche rue de Charenton à gauche boulevard de Bercy à droite rue du Charolais à gauche rue de Rambouillet à droite rue Chrétien de Troyes

Rue Chrétien de Troyes

Historiquement, les alentours de la gare de Lyon ont été le premier lieu d'installation de la diaspora chinoise en France, dès le début du XXe siècle, comme le rappelle une plaque commémorative apposée dans cette rue, à quelques mètres à droite de l'entrée au nº 16 du centre Henri-Lang, un imposant bâtiment de la SNCF. On peut y lire :

« De 1916 à 1918, cent quarante mille travailleurs chinois participèrent en France à l'effort de guerre des Alliés et perdirent plusieurs milliers des leurs. Au lendemain de la victoire, 3 000 d'entre eux s'installèrent définitivement dans ce pays et créèrent autour de la gare de Lyon à Paris la première communauté chinoise. Novembre 1988. »

rue Roland Barthes rue Paul Henri Grauwin rue Jean Bouton à droite rue Hector Malo à droite rue de Charenton à droite rue d'Aligre traverser à gauche le marché

Marché Aligre

Le marché d'Aligre est composé de deux marchés : le marché couvert dont le nom est marché Beauvau ou marché Beauvau-Saint-Antoine, dans la moitié ouest de la place d'Aligre, et le marché découvert, le long de la rue d'Aligre et sur la moitié est de la place.

e nom du marché fait référence à Étienne François d'Aligre (1727-1798), qui était premier président du Parlement de Paris lorsque fut bâti le marché[2]. Quant à la partie couverte du marché, elle fait référence à Gabrielle-Charlotte de Beauvau, dernière abbesse de Saint-Antoine-des-Champs et fille de Marc de Beauvau-Craon.

Les brocanteurs sont rassemblés à l'extérieur, dans le demi-cercle situé sur la moitié est de la place.

Le marché d'Aligre constitue l'âme du quartier d'Aligre naguère avant tout populaire. Le chanteur Moustique vient régulièrement y présenter ses objets africains; c'est une des figures de ce marché.

La Commune libre d'Aligre, association de quartier régie par la loi de 1901 assure l’animation du quartier d'Aligre et de son marché.

puis à gauche rue de Cotte à droite rue Charenton à gauche rue Abel à droite rue Parrot à droite rue de Lyon à gauche rue Crémieux

Rue Crémieux

Ouverte en 1865 par le promoteur Moïse Polydore Millaud, à l'emplacement des anciennes Arènes nationales, la rue a porté jusqu'en 1897 le nom d'« avenue Millaud ».

Lors de la crue de la Seine de 1910, le niveau du fleuve a atteint 1,75 m au numéro 8 de la rue. Une plaque commémorative en faïence est depuis apposée à l'endroit même[1].

La rue est piétonne depuis 1993.

Située à proximité de la gare de Lyon, la rue Crémieux est une rue piétonne, pavée depuis 1993, bordée de petits pavillons de profil semblables, à deux étages et aux façades colorées. La rue porte également la marque de l'inondation de 1910.

à gauche rue de Bercy à gauche rue Diderot direction RER